

# La quête d'un poète et le socle du ressentiment

Lilyan Kesteloot

Il devient périlleux, après tant d'études multinationales sur Césaire et son œuvre, après tant de livres spéculant sur sa poésie comme son théâtre, après 5 ou 6 Colloques sur Césaire et autant de numéros spéciaux consacrés à Césaire, le dernier de Présence Africaine étant en cours, il devient périlleux, dis-je, d'ajouter à tant de gloses ce qui n'en serait qu'une de plus, pour les besoins de ce Colloque d'amis réunis autour d'un anniversaire.

On a évidemment toujours le choix, l'œuvre étant inépuisable, de modular des arabesques interprétatives autour d'un poème jusqu'ici intouché par les termites critiques; ou bien encore de se lancer dans un thème plus général et actuel: Césaire et la Francophonie, Césaire et la créolité, Césaire et l'Afropessimisme; et pourquoi pas Césaire et la Bosnie Herzégovine, Césaire et le droit d'ingérence de l'ONU, Césaire et l'action humanitaire, Césaire et l'Afrique du Sud? Dans ces derniers cas on pourrait avoir recours au moyen commode de l'interview, ce qui est évidemment la manière la plus rapide de faire de la critique littéraire.

\*  
\* \* \*

Il reste encore, comme on voit, pas mal de sujets à donner à traiter à ce bon élève de Normale Supérieure. Il suffit d'y penser, comme l'œuf de Colomb.

Cependant il est tout aussi périlleux d'emprunter ces expédients et de se substituer aux journalistes dont c'est le métier.

Aussi me résoudrai-je à chercher une troisième voie.

En de telles circonstances on souhaite dire quelque chose d'important, sinon de très neuf, un peu comme le point d'orgue à de longues années d'interrogations des textes ponctuant une recherche, non exclusive il est vrai, mais qui aura duré trente-cinq ans, puisque ma rencontre avec l'œuvre de Césaire date de 1958, et qu'il a grandement assisté l'étudiante que j'étais dans le défrichement/déchiffrement de la forêt alors très vierge de ses poèmes!

Non point donc une synthèse de sa démarche existentielle et poétique, mais quelque chose qui soulignerait une étape essentielle de son itinéraire. Ou peut-être son fondement.



La quête d'un poète, avions-nous suggéré. Mais tout poète n'est-il pas par excellence homme de désir? et d'autre part comment réduire l'élan césairien à une quête unique? il y en a mille, conscientes ou inconscientes: quête de la liberté, quête de la dignité, quête de la fraternité, quête de la beauté, quête de l'amour, quête de soi et quête métaphysique, cette poésie témoigne d'une énorme soif de tout, d'une faim cannibale (pour reprendre le *Cahier* à partir de ce seul paramètre de la dévoration, voir l'étude de Lilian Pestre de Almeida).

Il nous faut donc choisir dans les mouvements de ce désir, que le poète impulse à ces marées d'images, et dont la vague violente frappe à périodes irrégulières notre indifférence, et toujours nous surprend, toujours nous prend à la gorge.

Et tenter de saisir quelque aspect plus intime, une pulsion-passion qu'on a peut-être moins identifiée, masquée qu'elle fut par les grands objectifs de la nérgritude.

On a déjà tout dit sur l'humanisme césairien, sur son amour tyannique. On a tout dit aussi sur sa révolte et son exigence de restauration du statut du nègre, de l'esclave, du colonisé: on a insisté entre autres sur le rôle christique que Césaire fait jouer au Rebelle, à Metellus, à Christophe, à Lumumba, dévoués jusqu'à l'oblation à la cause de leur peuple:

«Mieux vaut la mort que l'humiliation et l'injustice» crie encore Caliban, le plus émancipé de ses porte-parole et aussi le plus insolent. Et l'on a pu s'étonner de cette négation sommaire, primaire, totale, après les superbes tirades du *Cahier* ou de certains textes de *Ferrements* où le poète proposait un monde réconcilié: «et le vent de confidence et les étoiles de connivence».

On a oublié ou feint d'oublier un sentiment jugé vilain mais d'une force incoercible. Car entre la rage froide de Caliban et l'insurrection des esclaves du *Cahier* qui se dressaient,

inattendument debout  
debout dans la cale  
debout sur le pont  
debout dans les cordages  
debout dans le sang  
debout et libre,

il y a trente-cinq ans de ressentiment.

\*  
\*      \*

Entre 1936 et 1970 dis-je, Césaire aura exprimé de façon très soutenue une haine coriace et tenace. Certes le *Cahier* l'avait retenue au bord des lèvres dans un geste du cœur plein de mansuétude:

ne faites point de moi cet homme de haine  
pour qui je n'ai que haine ... etc.  
mais faites de moi un homme d'initiation, d'ensemencement, etc.

Mais le supplicié des *Chiens* lui, avoue tout net à ses bourreaux:

je te hais. Je vous hais et ma haine ne mourra point.

Comme un écho, Caliban, quelque vingt ans plus tard, crachera à Prospero son maître:

Et moi je te hais ...  
et je sais qu'un jour, mon poing nu,  
mon seul poing nu suffira pour écraser ton monde.

Cette hostilité viscérale, si l'on y réfléchit bien, constitue peut-être le socle et le ressort principal de la poésie césairienne. Elle se confond avec l'empreinte du carcan que le poète a intériorisée d'une façon absolue. Et que ravive chaque étape de l'histoire, chaque lieu de cette planète où un nègre est brimé par un blanc. Elle a un côté radical.

Mon nom: offensé; mon prénom: humilié; mon état: révolté; mon âge: l'âge de pierre

Même si le poète fait remarquer qu'elle n'est que *l'envers de l'amour*, comme dans ce passage des *Chiens* où la mère accuse le Rebelle

pour avoir trop haï

et il la reprend:

Pour avoir trop aimé.

Et il est vrai que très souvent ses explosions n'ont lieu qu'après l'évocation du sort de la victime à laquelle son héros s'identifie:

le monde ne m'épargne pas ... il n'y a pas dans le monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé, en qui je ne sois assassiné et humilié.

Qui peut oublier ces paroles qui ont fait le tour du monde? C'est Osiris coupé en 14 morceaux, c'est Gandhi, c'est le Christ. A une différence près:

l'amour pour le bourreau, ça jamais:

O mes yeux sans pardon

dit encore le Rebelle.

Et sa mère:

cœur plein de combat, cœur sans lait ... j'ai peur de la balle de tes mots.

Il est vrai que cette violence verbale est porteuse de meurtre, du besoin profond de tuer qui est effectivement réalisé dans ce poème dramatique, et que le héros relate avec une volupté évidente, au grand scandale des autres protagonistes.

La mère dit encore: «ce ne sont pas des mots humains», en quoi elle se trompe; la haine et la soif de vengeance sont sentiments d'hommes et universellement partagés. Parfaitement compréhensibles. C'est l'amour de la victime pour le bourreau qui est sur-humain, et c'est pourquoi on a fait du Christ un dieu: «Pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font».

Le héros césaïrien en réalité relève davantage du bouc émissaire, mieux, de l'holocauste au sens africain du terme (ou juif). Sa mort est le prix de la liberté de son peuple, il est en somme le Récadère<sup>1</sup> que les vivants envoient chez les dieux pour obtenir la fin de leur défaveur. Mais ne lui demandez pas d'aimer en plus l'Ennemi, le Maître, le Négrier! Le poète Césaire n'est pas récupérable par les bons chrétiens<sup>2</sup>.

Mais autour de cette haine foncière, il a bien entendu développé d'innombrables métaphores.

Il la dissimule sous un serpent cracheur symbolique «jurant toute la forêt ramassée en anneaux de cris violents» ou sous le masque plus abstrait de ses «années convulsées peintes en feu»; il annonce «mon aube a pété sous leur gueule ses fracas de midi et de goélands» ou plus clairement il prophétise l'arrivée du «cataclysme à tête de scalp».

Il convoque enfin d'étonnantes légionnaires pour les opposer aux chiens blancs garde-chiourme et de leurs noirs acolytes, dans un dernier face à face mortel:

mes frères les marrons le mors aux dents  
 mon frère le baiser de sang la tête coupée au plat d'argent  
 ma sœur l'épidémie et ma sœur l'épilepsie  
 mon ami le milan  
 mon ami l'incendie  
 mon frère le volcan aux panse de pistolet  
 mon frère le précipice sans rampes de balisiers.

Il rassemble sur ce thème un véritable lexique de l'agression; tout un arsenal de sagaies, de flèches, de lances, de couteaux de jet, de poignards, de haches et de machettes, de coutelas tirés des villages de l'ancienne Afrique

que, mais aussi de la campagne antillaise, où le paysan ne songe pas «qu'il pourrait couper tout, tout autre chose que la canne insipide»!

Il y ajoute la dynamite, les coups de grisou, le salpêtre, et toutes espèces de pétoires dont le pistolet et le peloton d'exécution pour lesquels il marque une préférence certaine, peut-être pour la précision de leur tir.

Les armes n'y suffisant pas le poète appelle à la rescousse toutes bêtes piquantes et mordantes: «à dard, à fièvre, à venin» contre l'Ennemi commun (*Une Tempête*): des scorpions aux scolopendres, des requins aux piranhas, des murènes aux anolis, des guêpes aux moustiques, des fourmis manian aux mygales, des vipères à l'anaconda, du bothrop au trigonocéphale, et j'en passe.

A ce propos, il est intéressant de voir comment les *serpents*, bases de tous les mythes de prospérité en Afrique, se voient appropriés par Césaire comme symboles personnels pour leur seul pouvoir d'agression: «C'est l'unique animal dangereux aux Antilles.» Avec réminiscence sans doute du serpent édénique qui fit échec aux projets de Jéhovah: «et ta langue bifide que ma pureté révère, Révolte».

«Ce pays mord» dit-il encore, et cela est sans doute plus évident que les spéculations sur le cannibalisme du poète: «Vous ne partirez pas que vous n'ayez senti la morsure de mes mots sur vos âmes imbéciles.» Caliban mord ferme aussi et toutes les sales bêtes de l'île lui sont amies, et aussi la Mer dont il convoque la «gifle hystérique», car toute la nature est conviée à participer à cette lutte sans merci.

De toute la poésie mondiale voici bien l'œuvre qui offre l'inventaire le plus complet des catastrophes naturelles.

Le poète les manipule de son verbe magique: secousses sismiques, raz-de-marée, cyclones et déluges, incendies et éruptions, tout est bon pour accélérer «la débâcle crépitante des villes interdites frappées de la colère de Dieu». Avec toujours en contrepoint intertextuel les réminiscences bibliques, O Sodome et Gomorrhe!

Mais c'est bien de la colère césairienne qu'il s'agit et qui prend alors des dimensions apocalyptiques, «Je ne joue jamais si ce n'est à l'an mil!».

Ainsi de livre en livre on retrouve le ressentiment intact du poète, son «cri armé», son «langage de cape et d'épée». On a détaillé à l'infini les phases de son combat. Ce n'est pas un combat. C'est la guerre de cent ans:

Afrique j'ai de la frénésie cachée sous les feuilles à ma suffisance  
je tiens à l'abri des cœurs à flanc de furie  
la clé des perturbations  
et tout à détruire ...  
inutile de me contredire  
je n'entends rien  
rien que les catastrophes qui montent à la relève des villes.

Pour une telle entreprise, il faut du coffre, une haine qui ait du souffle et de l'envergure! – Et qui fut pudiquement voilée sous le terme plus acceptable d'agressivité révolutionnaire.

On peut s'interroger sur l'origine d'une aversion si intense. Quand et comment s'est-elle ainsi cristallisée? A partir du malaise sans doute assez généralement répandu des étudiants martiniquais des années 30? De quoi se compose-t-elle en dehors du nœud dialectique: blanc/noir – maître/esclave – oppresseur/opprimé? («nœud sur nœud»).

Ne s'y ajoute-t-il pas – en l'aggravant – la fascination d'une force intellectuelle et technique qui, qu'on le veuille ou non, a imprimé sa forme sur l'esprit, la culture, l'expression même du colonisé? Relire Memmi et Fanon<sup>3</sup>.

Et quand Damas s'insurge «contre ceux qui ont cambriolé l'espace qui était mien» et l'obligent à jeter son banjo pour le violon et son créole pour «le français français», Césaire en appelle aux Dieux d'Afrique, Eshu, Shango, certes, pour incarner son refus. Mais aussi aux mythes grecs: Persée, Prométhée.

Or Persée tranche la tête de Méduse, mortelle séductrice de celui qui croise son regard. La tuer est d'autant plus nécessaire qu'elle attire. La civilisation occidentale aussi. Comment en effet s'en éprendre, la prendre et s'en défendre? Dilemme inextricable où se débattent toujours des millions de colonisés en Amérique, en Afrique, en Asie.

Quant à Prométhée cloué sur son rocher pour avoir dérobé le feu du dieu Vulcain, n'est-ce point un symbole analogue de ce mouvement d'attraction-répulsion: l'être inférieur a voulu ravir le secret de la forge, pour la transformation de son monde terrestre. Il a tenté de renverser le rapport de force qui le soumettait à l'Olympe, tout en conservant la clef, l'outil efficace de sa puissance. Et le vautour qui ronge le foie du Prométhée noir n'est que son propre désespoir de n'avoir qu'à moitié réussi. Et qui rejoint quelque part le désespoir de l'Homme face à son destin, à la cruauté fondamentale de l'Univers.

C'est de tout cela qu'est battu le béton armé du ressentiment césairien. Socle solide pour une vie de terroriste.

Or, pauvre Césaire, coincé dans un rôle d'universitaire civilisé, stylé, député, départementalisé, que voulez-vous qu'il fit? Qu'il mourût?

Il va donc se couper en deux. Le député-maire sera ... ce que les Antillais attendent de lui. Eux qui ne voulaient ni guerre, ni cataclysmes, mais plus de villes, plus de confort, plus de consommation, il sera leur maire, leur bon père, leur papa Césaire.

Pour explorer cet aspect «côté cour» de Césaire, il suffit de lire les témoignages objectifs s'il en est, car non susceptibles d'un excès de sympathie.

thie, de Patrick Chamoiseau dans son roman *Texaco*. On y voit la joie du peuple des bidonvilles quand le futur maire vint vers eux, et sans hésiter à marcher dans la boue:

il nous portait l'espoir d'être autre chose. De voir ce petit-nègre, si haut, si puissant, avec tant de savoirs, tant de paroles, nous renvoyait une image enthousiasmante de nous-mêmes. Nous avions désormais le sentiment que nous pouvions nous en sortir et conquérir l'En-ville. Quand il nous demanda de voter pour lui, nous votâmes comme un seul homme et nous le mêmes à la mairie, d'où jamais, et jusqu'à ce que je sois morte, et mes os en trompette, nul ne pourra jamais jamais le décrocher.

Car en effet il s'agissait de conquérir l'En-ville. Lisons encore *Texaco*, pour comprendre les aspirations précises de son électorat:

L'En-ville tout prêt, c'était comme l'arbre-à-pain aux côtés de la case. Avoir Sécurité sociale, quêter les chances d'être fonctionnaire, les affaires d'école pour sauver la marmaille, circuler dans les lots de guichets où s'initier aux clés d'une vie qui se complique – était là plus facile.

L'En-ville était le socle des raretés qui bonifiaient la vie, car, à beau dire, beau faire, la vie est faite pour être vécue, et donc: les magasins-syriens, les toiles-tergal, les coiffeurs, les lumières, les sociétés, les marchandises d'En-France qu'aucune pacotilleuse ne ramenait des îles, nous attiraient mieux que des bancs de mullets par le foie écrasé du requin.

La bonté de Césaire, sa présence effective dès que les bas-quartiers subissaient un sinistre ou une répression, sa recherche de solutions efficaces comme la création de Trénelle ou le maintien de Texaco contre les intérêts du Béké revendiquant l'exclusivité du site, tout cela est reconnu et sonne juste.

Ce sont de tels romans qu'il faut parcourir pour comprendre l'épaisseur des problèmes antillais, et ils révèlent la complexité des forces en présence. Le Césaire qu'on y rencontre est bien socialisé, un politicien sincère et populaire.

Mais ce n'est qu'une partie de l'homme, celle que nous connaissons dans la rue ou la campagne quand les gens l'abordent: «ma face tendre d'anses fragiles» dit-il dans *Ferments*.

L'autre face étant celle du volcan Krakatoa, Chimborazo violent ou Montagne Pelée – autre métaphore de cette rage irrépressible<sup>4</sup>, mais qui ne pourra décidément s'investir que dans le langage, en éclats de colère, en quête de vengeance éternellement inassouvie; car cette vengeance est concrètement impraticable; car l'homme est moralement ligoté par une belle conscience humaniste, fruit d'une éducation chrétienne, d'études gréco-latines, d'idéologie marxiste, et de démocratie socialiste. Fruit parfait.

Hormis la poésie, où se déverse tout ce qui n'a pas pu trouver place ou forme dans la vie concrète du député-maire. Le principe des vases communicants en somme. Le seul lieu où il puisse expulser, purger, clamer ses visions irréparables, nommer son tourment.

Il faut bien que quelque part se réalise le «grand nègre du matin, le violeur du crépuscule». Celui qui peut frapper, insulter, maudire, anéantir.

Il n'est décidément pas surprenant que la France n'ait jamais fait entièrement confiance à ce parlementaire; respectable et courtois, certes, mais qui écrit des choses si épouvantables!

le fleuve de couleuvres que j'appelle mes veines  
 le fleuve de crêneaux que j'appelle mon sang  
 le fleuve de sagaies que les hommes appellent mon visage  
 frappera le roc artésien d'un cent d'étoiles à mousson.

Bien sûr c'est du surréalisme, il n'y a rien à comprendre, mais tout de même c'est inquiétant de rencontrer dans les bourgeois éditions Gallimard ce

noir hurleur noir boucher noir corsaire

et de voir ainsi «l'assassin acquitté au nom du St-Esprit» et brandissant comme un drapeau «l'épais crachat des siècles mûri en 360 ans». Trois cents ans durant lesquels on extermina – c'est vrai? – «cette race de terre, race par terre»<sup>5</sup>.

Et puis ne profère-t-il pas des paroles de menace: «belle comme la mémoire dessaisie d'oubli frais, la vengeance s'est dressée avec l'oreille du jour» – Que veut-il? Que cherche-t-il? Ne leur a-t-on pas donné ce qu'ils voulaient? Ce n'est donc pas assez? Ecoutez-le:

Trop tard, je n'y suis pour personne ...  
 Ne franchirons-nous pas le porche des perditions?  
 je n'ai rien à craindre je suis d'avant Adam  
 je ne relève ni du même lion ni du même arbre  
 je suis d'un autre chaud et d'un autre froid.

Brrr! à ne pas mettre au programme des écoles. Pire que Boris Vian!

Mais enfin c'était il y a longtemps direz-vous. Depuis le poète s'est calmé. L'amertume bien souvent a recouvert la haine, l'angoisse et la nostalgie ont pris la place des grandes colères. Certes, l'âge et son péage ...

Cependant, en feuilletant *Laminaire*<sup>6</sup> on ne peut s'empêcher de remarquer que ses blessures sont toujours bien ouvertes; et que s'il a décidé d'y habiter, d'y faire son gîte, sa querencia, c'est bien parce qu'il refuse d'oublier. Et refuser d'oublier l'offense, c'est refuser de pardonner à l'offenseur.

Au tribunal du Rebelle l'on ne condamne plus à mort, mais à perpétuité. Il faut s'y faire. Pas d'absolution. Encore moins tendra-t-il l'autre joue.

Au maximum s'est-il pensé, vécu, à l'instar de l'Afrique, comme «une main ouverte à toutes les mains blessées du monde». Je ne sais trop s'il croit encore aujourd'hui à cette faim universelle, à cette fraternité universelle «qui ne saurait manquer de venir quoique malhabile» ...

Tant pis. – Ne regrettons pas une rancune si rare, gravée dans la dureté du silex (Fanon guerrier silex!) cette pierre qui servait à la confection des armes du néolithique, et qui permit à l'homme des cavernes de se battre contre les ours, les loups, les aurochs. Elle lui aura permis de développer cette philosophie de l'obstacle, cette idéologie du combat, qui fonde toute son œuvre.

Et il est fort à craindre que le jour où le silex ne frappera plus, le volcan intérieur ne grondera plus, nous lançant à la tête son «arbre de soufre et de lave», la négation de «son visage de steppe et de toundra», sa «bouche ignivome», eh! bien, le poète cessera d'écrire.

Et il ne nous restera qu'un vieux monsieur triste méditant comme l'Ecclesiaste sur la vanitas vanitatis d'un monde qu'il aura renoncé à transformer.

Mais qui saurait arrêter ses poèmes poursuivant leur aventure de lance-flammes, allumant d'autres insurrections en d'autres poètes, David Diop, Maunick, Tchikaya, Boukman, Philombe, Titinga, en d'autres temps, Corbin, Monchoachi, Kadima, Frankétienne, Nokan, Zadi, Kaïredine, d'Almeida, Ebony, en d'autres lieux, Zaïre, Brésil, Bolivie, Soudan, Angola, Somalie, partout où sont écrasés les droits du Nègre, les droits de l'Homme?

Nul ne bâillonnera plus les enfants de Caliban.

## NOTES

- 1 Voir les rites vaudou dans l'ancien Dahomey. Et aussi un roman étrange écrit par Georges Seigneur, *Le récadère*, éd. La pensée universelle – 1984.
- 2 L'Homme l'est peut-être.
- 3 Certains psychanalystes suggèrent même le meurtre du «père» blanc, pour expliquer l'agressivité nègre.
- 4 Voir P. Brunel dans *Mythocritiques* (PUF 1992) et le passage sur le mythe du volcan chez Césaire.
- 5 Lire les articles de Louise Marie Diop sur le dépeuplement de l'Afrique noire dans Bulletin IFAN et revue Tyamaba.
- 6 Voir «Calendrier lagunaire», «Crevasses», «Conspiration», «Passages», «Ibis-anubis» etc.